



SOPHIE
ET LA
PRINCESSE
DES
Loups

GALLIMARD JEUNESSE



Cathryn Constable

Extrait de la publication

CATHRYN CONSTABLE

SOPHIE
ET LA
PRINCESSE
DES
Loups

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Alice Marchand

GALLIMARD JEUNESSE

Pour C., M., R. et S.

1

La forêt

– *Donne-moi la main, Sophie. Il faut qu'on s'en aille!*

C'était la voix de son père. Elle ne le voyait pas mais, curieusement, elle savait qu'il avait les cheveux ébouriffés et qu'il portait son pardessus élimé, celui dont l'ourlet pendait comme une aile déchiquetée. Il glissa une main dans la sienne, la serra fort, et ils se mirent à courir ensemble dans la forêt glacée aux teintes argentées. Elle savait où ils allaient. Au même endroit que d'habitude – un endroit sorti des récits, des rêves et des souvenirs de son père. À la lisière des arbres, ils s'arrêtèrent. Leur souffle dessinait des volutes devant eux et la neige tombait comme un lourd rideau de dentelle. Elle voyait des flocons gros comme des papillons de nuit voler devant ses yeux.

– *Attends, Sophie, dit-il. Elle arrive. Tu la vois?*

Et sa voix fit apparaître une jeune femme en manteau long, le visage caché sous une capuche. Sophie aperçut

une mèche de cheveux blond foncé, couverte de flocons de neige qui se changèrent en diamants sous ses yeux.

– *Qui est-ce ?*

Elle n’entendit pas la réponse de son père, mais il lui serra la main plus fort et se mit à lui chanter... cette chanson ravissante dont elle avait oublié les paroles. Sophie aurait voulu questionner son père au sujet de la femme, mais maintenant, la chanson s’était muée en récit. Il lui racontait une histoire et refusait de s’interrompre.

C’était l’hiver. Il neigeait. Une petite fille était perdue dans les bois. Et il y avait... (Sophie sentit la peur lui comprimer la poitrine)... *un loup*...

La main de son père s’échappa de la sienne.

– *Ne me quitte pas !*

Mais il n’était plus là. La tristesse et la peur, mêlées aux flocons, recouvrirent tout.

– Sophie !

Non ! Cette voix venait d’ailleurs. Sophie ne voulait pas répondre. Elle enfouit son visage dans son oreiller et tenta de retourner dans la forêt. De se raccrocher à l’étrange temporalité des rêves, où elle savourait un air froid et pur, au goût de menthe poivrée et de diamants... sentait la présence de la forêt autour d’elle... entendait la neige criser sous ses pieds...

– Tu es réveillée ?

Sophie soupira et passa la main sur son couvre-lit, comme pour en chasser la neige.

– Maintenant, oui, Delphine.

Elle s’efforça de réprimer sa mauvaise humeur. Mais la journée avait commencé, au pensionnat de jeunes filles New Bloomsbury, et ne s’arrêterait pas. Il était trop tard pour rêver.

Elle se retourna sur le dos et contempla le plafond. Pourquoi fallait-il que la vraie vie soit si barbante ? Pourquoi ce pensionnat lui semblait-il si... *marronnasse* ? Elle balaya la chambre du regard, avisant les trois armoires étroites, les trois tables de chevet branlantes et les trois bureaux éraflés avec leurs trois chaises, et elle eut envie de... d’autre chose. Quelque chose de beau, même si c’était petit. D’énormes branches de cerisier en fleur dans un vase d’agate, des pans de dentelle devant la fenêtre, le tout baigné de la lueur d’une bougie... Dans cette vilaine petite chambre londonienne, il n’y aurait jamais rien de beau ni de palpitant. Jamais de messages secrets ni d’espionnage. Jamais d’aventures.

Rien que les cours.

Delphine se redressa dans son lit et s’étira. Ses cheveux blonds cascadèrent autour de son visage et sur ses épaules. On aurait dit une princesse de la dynastie des Plantagenêt se réveillant dans sa tombe après mille ans d’un sommeil réparateur.

– Quel temps fait-il ?

Naturellement, elle ne s’intéressait à la météo que pour pouvoir décider comment se coiffer. Et, comme le lit de

Sophie était à côté de la fenêtre, Delphine lui posait la même question tous les matins.

Sophie se redressa à son tour. Pendant un moment, elle contempla la photo de son père sur le rebord de la fenêtre. Le photographe avait immortalisé l'expression dont elle pensait bien se souvenir, un air distrait et interrogateur comme s'il venait juste de voir ou d'entendre quelque chose qui avait capté son intérêt. Elle ouvrit le rideau.

La fenêtre donnait sur une rue étroite bordée de hauts bâtiments, et elle dut tendre le cou pour apercevoir le ciel. Même les jours de grand soleil, cette rue était froide et humide, déprimante. Aujourd'hui, des gouttes de pluie dégouлинаient sur les vitres sales, alors ce n'était guère la peine de regarder le ciel de Londres, qui avait sa couleur habituelle : le gris de l'eau de vaisselle.

– C'est incroyable, la quantité d'eau qu'il y a dans le ciel, au-dessus de Londres ! commenta Sophie.

– Ça fait quatre jours que ça dure, répondit Delphine. Tu penses que la pluie se lasse, parfois ? Elle ne pourrait pas faire autre chose que tomber sur cette ville lugubre, de temps en temps ?

– Il pleut aussi à Paris, non ? répliqua Sophie.

– Bien sûr ! Mais Paris, c'est beau même sous la pluie.

– Si seulement il pouvait neiger... murmura Sophie.

Elle se demanda si elle rêverait encore de cette forêt d'hiver. Pouvait-elle faire revenir ce rêve volontairement ?

Delphine frissonna.

– Neiger ? Tu es folle ? Ça détruit les chaussures.

– Ça n’aurait pas d’importance, insista Sophie. À notre réveil, tout paraîtrait si différent... Peut-être même que tout aurait changé pour de bon. Comme dans un conte de fées. Ce serait fabuleux s’il faisait assez froid pour qu’il neige, non ?

– Ce genre de temps, c’est bien à Chamonix, affirma Delphine. Avec des skis aux pieds. Mais pas ailleurs !

Elle s’étira une fois de plus et bâilla avec grâce, comme un chat. Puis elle sortit ses longues jambes de son lit et remua les orteils. Ses ongles de pied étaient vernis d’un vert métallisé.

– On réveille Marianne ? Sinon, elle va encore rater le petit déjeuner.

– D’où sort cette fascination pour le petit déjeuner ?

Une fille brune aux cheveux fins émergea de sous une couette marron, le regard embrumé et les traits bouffis de sommeil.

– Hé ! Mais ça parle !

La fille cligna des yeux comme une taupe et farfouilla sur sa table de chevet à tâtons pour récupérer des lunettes en métal légèrement tordues, qu’elle glissa sur son nez.

– Pourquoi tu te balades sur la pointe des pieds, Delphine ? demanda-t-elle.

– Pour améliorer ma circulation, répondit Delphine.

Elle s’arrêta et plongea la tête entre ses genoux pour se brosser les cheveux.

– Et ça, c'est pour éviter les rides.

– C'est ridicule, grommela Marianne. Il n'y a absolument aucune preuve scientifique de cette idée.

– Et puis tu n'as pas de rides, souligna Sophie. Tu as treize ans.

– C'est ce que font les stars, en France, déclara Delphine en haussant les épaules, comme si c'était un argument concluant.

Elle se redressa, puis entortilla ses cheveux pour se faire un chignon sur le côté de la tête et le transperça d'une épingle. À l'en croire, songea Sophie, cela demandait énormément de travail d'être à moitié française. Et cela prenait énormément de temps.

Soudain, avec un regain d'énergie inattendu, Marianne rejeta sa couette.

– Oh, mais on a une bonne raison de se lever, aujourd'hui ! On est jeudi. On va recevoir nos notes pour notre devoir de géo !

Sophie grogna. Elle devait faire de gros efforts pour ne pas se sentir écrasée entre les exigences élevées de Marianne en termes de résultats scolaires et celles, tout aussi élevées, de Delphine en ce qui concernait les soins de beauté. En général, Sophie ne prenait pas la peine de résister à la pression ; de toute façon, elle avait l'habitude de se sentir écrasée, maintenant.

Elle consulta sa montre.

– On ferait mieux de s'habiller.

– Donnez-moi vingt minutes, dit Delphine en enfilant une robe de chambre rose pâle avant de se diriger vers la salle de bains.

Marianne fit la grimace.

– *Vingt minutes?*

– Même si je faisais tout deux fois, je ne pourrais pas mettre autant de temps ! commenta Sophie.

– C'est pour ça que je suis comme je suis... et que toi, tu as l'air d'une...

De quoi Sophie avait-elle l'air ? Quoi que ce fût, Delphine ne trouva pas les mots. Elle s'interrompit brusquement, comme si quelque chose venait de lui traverser l'esprit.

– Quoi ? fit Sophie.

– En fait, tu es très jolie, dit Delphine. Beaux sourcils. Peau parfaite. Mais personne ne le remarque, parce que tu oublies tout le temps de te brosser les cheveux. Et ne me lance pas sur le sujet de ton pull d'uniforme... Il est plein de trous.

– Eh bien, c'est le seul que j'aie. Arrête de me regarder comme ça !

Delphine haussa les épaules.

– Tu devrais y réfléchir.

– Mais pour quoi faire ? protesta Sophie. Personne ne me remarque jamais.

– Ça ne sert à rien de lui dire ça, Delphine, intervint Marianne en mettant sa robe de chambre à son tour. Elle est contente comme elle est.

Delphine agita le doigt.

– Crois-moi, Sophie. Un jour, tu auras envie de faire bonne impression.

– Bah, je ne rencontrerai jamais personne d'important, rétorqua Sophie. Alors ça ne fera aucune différence que j'aie des trous dans mon pull ou non.

– Tu verras ! s'obstina Delphine. Quelqu'un d'important pourrait débarquer aujourd'hui...

Sophie s'esclaffa.

– C'est à peu près aussi probable qu'une chute de neige en été !

2

La visiteuse

Elles étaient très en retard pour le petit déjeuner. Alors qu'elles descendaient l'escalier de service, elles furent accueillies par une odeur de toast humide. Leurs chaussures grinçaient sur le lino. Quand elles arrivèrent au pied des marches, elles entendirent des pas lourds devant elles et virent apparaître leur directeur adjoint, vêtu d'un costume en velours côtelé. Elles essayèrent de passer devant lui discrètement, mais il se retourna.

– Bonjour, les filles, lança-t-il gaiement en regardant l'heure à sa montre. Vous feriez mieux de vous dépêcher.

Son regard s'attarda sur Delphine.

– J'envisagerais de trouver une coiffure qui demande moins de temps à l'avenir, Delphine, si j'étais toi.

Sophie baissa la tête et fixa le plancher dans l'espoir de se rendre invisible. Elle savait qu'elle pouvait passer devant la plupart des profs sans qu'ils remarquent vraiment sa présence. C'était l'un de ses talents les plus utiles.

Mais pas ce matin.

Mr Tweedie s'éclaircit la voix.

– Sophie ? dit-il pile au moment où elle songeait qu'elle lui avait échappé. Je peux te parler une minute ?

– Mais je vais être en retard pour le petit déjeuner, monsieur, protesta Sophie. Vous l'avez dit vous-même.

– Ça ne sera pas long. Je suis sûr que les autres peuvent te prendre quelque chose.

Delphine et Marianne, comprenant le sous-entendu, filèrent au réfectoire. En partant, Delphine articula à l'attention de son amie un « Désolée ! » silencieux.

Sophie essaya d'éviter le regard soucieux du directeur adjoint. Loin de se contenter de froncer les sourcils, Mr Tweedie faisait carrément la grimace quand il y avait un problème.

– Il s'agit de ton tricot, Sophie, commença-t-il avec un soupir.

Elle essaya d'arranger le pull incriminé pour que les trous soient moins visibles.

– Et de tes chaussures, continua Mr Tweedie. Les chaussures de danse qui se nouent avec des rubans autour de la cheville ne font pas partie de l'uniforme scolaire, pas vrai ?

Elle secoua la tête.

– Sophie, est-ce que tu as écrit à ta tutrice au sujet de tes vêtements ? Tu m'avais promis de le faire.

Quand elle entendit le mot « tutrice », elle vit aussitôt dans sa tête l'image de Rosemary – une dame d'âge mûr avec des cheveux gris cendré coupés à la garçonne, assise

droite comme un *i* sur un tabouret de sa petite cuisine bien rangée. Sophie et elle n'avaient rien en commun, aucun lien de parenté. Mais la pluie, une voiture empruntée, la fatigue de son père veuf et un tournant inattendu sur une route de campagne obscure s'étaient associés, une nuit, formant un cocktail fatal qui avait réuni Rosemary et Sophie pour la vie. Étant la seule amie de la famille que les autorités aient pu joindre après l'accident, Rosemary avait recueilli Sophie provisoirement, jusqu'à ce qu'on trouve un parent de la nouvelle orpheline. Mais le père de Sophie n'avait pas mené ce que Rosemary appelait « une vie stable ». La mère de la petite fille était morte alors qu'elle était encore bébé, et son père l'avait emmenée vivre dans beaucoup d'endroits différents. Il parlait de voyages fabuleux, de leur prochaine destination. Les amis étaient rares. Quant à la famille, on ne tarda pas à découvrir qu'il n'y en avait pas du tout.

– Rosemary est très occupée, dit Sophie en posant un doigt sur l'un des plus petits trous de la manche de son pull et en le crochetant avec l'ongle pour essayer de le dissimuler.

Elle regarda le visage grimaçant de ce brave Mr Tweedie et sourit avec plus d'assurance qu'elle n'en ressentait.

– Elle a vraiment beaucoup à faire en ce moment et je ne veux pas l'embêter...

Sophie se retint d'ajouter : « ... quand elle est absente ». Il valait mieux que l'école ignore tout le temps que

Rosemary passait à l'étranger. Cela risquait de causer des problèmes.

– Mais il n'y a pas que ton pull et tes chaussures, Sophie, il s'agit de l'ensemble de tes vêtements. Tout ce que tu portes est tellement...

Mr Tweedie s'interrompt.

– Comprends-moi bien : ce n'est pas que ça me dérange, mais il vaudrait mieux pour toi que tu puisses te fondre dans la masse. Va voir aux objets trouvés...

Il la regarda avec son air de dire : « Je suis sérieux. »

– ... avant que Mrs Sharman te voie.

Dans le réfectoire, Sophie prit une grosse assiette blanche dans la caisse en plastique posée à côté du comptoir, choisit la banane la moins noircie et un verre de jus d'orange coupé d'eau, et posa le tout sur un plateau. Puis elle rejoignit Delphine et Marianne à la longue table sur tréteaux. Elles étaient les dernières. Autour d'elles, les employés de la cantine étaient déjà en train de débarrasser.

– Qu'est-ce qu'il voulait, Tweedie ?

Marianne avait calé un manuel de physique contre la salière. Sophie se rappela qu'il y avait un contrôle aujourd'hui. Elle avait complètement oublié.

– C'était encore l'alerte au pull.

– Il radote, fit Delphine. Il suffit que tu dises oui à tout. En général, ça le calme.

– Il faut bien qu'il fasse son travail, commenta Marianne

sans cesser de parcourir son manuel. Vous saviez que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion ?

Delphine leva les yeux au ciel.

– Et vous, vous saviez qu'on est le 1^{er} mars ? lança vivement Sophie pour détourner la conversation. La liste devrait être affichée ce matin.

– Quelle liste ?

Delphine prit un petit morceau de beurre et le posa au bord de son assiette. De là, elle en mit en morceau encore plus petit sur son couteau et l'étala sur une minuscule portion de tartine grillée. Puis elle mordit dans la tartine beurrée avant de répéter l'opération. Sophie calcula que, à ce rythme, elle pourrait mettre jusqu'à dix minutes pour finir une seule tartine. (Marianne aurait sans doute su calculer le temps nécessaire à la seconde près.)

– L'endroit où on ira pour la dernière semaine du trimestre, précisa Sophie en épluchant sa banane.

Delphine haussa les épaules.

– Tu sais bien qu'on n'aura pas de destination intéressante. Ils les gardent pour les terminales.

– On aura sans doute « La cuisine de la région de Thomas Hardy », soupira Sophie.

– Ou « Les champs de bataille franco-belges ». Si on a beaucoup, beaucoup de chance, ironisa Marianne en détachant les yeux de son manuel.

– Bah, ce ne serait pas si mal pour quelqu'un qui ne connaît que la Cornouailles, fit remarquer Delphine.

– J’adore la Cornouailles ! protesta Marianne.

– C’est juste que ce n’est pas très *chic*... continua Delphine. Pas comme l’île de Ré, où on peut porter un short serré et de jolies petites chaussures en toile.

– Moi, je veux le voyage à Saint-Pétersbourg, annonça Sophie.

Voilà. Elle l’avait dit. Pourtant, elle s’était promis de ne pas le faire. Son expérience avec Rosemary lui avait appris que demander quelque chose était le meilleur moyen de ne pas l’obtenir. Elle se mordit la lèvre. Elle n’avait plus aucune chance, à présent. Si seulement elle avait tenu sa langue un peu plus longtemps !

– Tu peux rêver ! railla Marianne en fourrant son livre dans son sac. Tu sais qu’il n’y a aucun espoir.

En son for intérieur, Sophie savait bien qu’elle avait raison. Il fallait être au moins en seconde et avoir choisi l’option russe au bac pour avoir une chance d’y aller.

– De toute façon, pourquoi une personne saine d’esprit voudrait-elle aller à Saint-Pétersbourg avant l’été ? observa Delphine en frissonnant. Il doit faire beaucoup trop froid en mars.

– Mais la neige... en Russie... C’est tout l’intérêt !

Sophie enroula ses bras autour de sa poitrine.

– De toute façon, j’ai l’habitude du froid. On gèle dans l’appartement de Rosemary. Le chauffage central, elle trouve ça immoral.

– C’est très mauvais pour la planète, approuva Marianne

d'un ton bégueule. Mais comment tu fais pour ne pas geler sans vêtements corrects ?

– Rosemary m'a donné un vieux manteau en vison à porter au lit.

– Donc le chauffage central est immoral, mais tuer des animaux innocents pour leur fourrure, ce n'est pas un problème ? souligna Marianne.

– Bah, ce sont de très vieilles fourrures. Ces animaux seraient morts de toute façon, maintenant. Et puis j'ai l'impression de porter quelque chose qui vient d'un autre monde...

– Ce n'est pas la question !

– Mais ça ne vous arrive jamais d'imaginer que vous êtes quelqu'un d'autre, la nuit, dans votre lit ? continua Sophie.

Delphine haussa un de ses parfaits sourcils.

– Quelqu'un d'autre que moi ?

– Quand je porte ce manteau, poursuit Sophie sur sa lancée, je ne suis plus la banale Sophie Smith... J'ai l'impression d'être une belle comtesse qui mène une existence oisive, de fête en bal, en quête de son destin... avec les Cosaques... et je traverse la Russie en train de nuit, emmitouffée dans des fourrures... Et sous mon oreiller...

Elle savait bien qu'elle allait passer pour une folle, mais elle ne pouvait plus s'arrêter.

– ... sous mon oreiller, il y a une boîte de souris en sucre et de chats en chocolat enveloppés dans du papier

aluminium, avec des paillettes rouges pour les yeux et... un... un p-pistolet.

Elle avait terminé sa phrase, finalement, car elle n'avait pas trouvé le moyen de s'interrompre avant d'avoir dit le mot « pistolet ». À voir l'expression de Marianne, elle aurait aussi bien pu dire « pingouin ».

– Un pistolet ? répéta Delphine, le visage plissé par l'incompréhension. Qu'est-ce que tu... ?

Sophie décida de braver l'incrédulité de ses amies. Elle allait le dire, et puis voilà.

– J'ai besoin d'un pistolet pour tuer les ours et les loups.

– Tu penses vraiment qu'une balle de pistolet arrêterait un ours ? ricana Marianne. Ce sont des bêtes extrêmement féroces quand elles sont en colère. Imagine la directrice de mauvais poil... mais en pire !

Delphine se remit à beurrer sa tartine comme si elle lui faisait une manucure.

– Moi, ce qu'il me faut, c'est une piscine et un soleil radieux.

Elle prit un air songeur.

– Et naturellement, un yacht, c'est toujours bien.

– Trop sportif ! gloussa Marianne en hissant son sac à dos plein à craquer sur son épaule et en vidant son verre d'eau. Moi, si on me donne une bibliothèque et un feu de cheminée, je serai contente.

– Mais si on allait quand même voir le panneau d'affichage ? On a le temps ? demanda Sophie.

*Si vous avez aimé ce livre,
découvrez d'autres histoires envoûtantes*

Cœur d'encre
(CORNELIA FUNKE)

Les malheurs de Millie Plume
(JACQUELINE WILSON)

La maison du magicien
(MARY HOOPER)

Le premier défi de Mathieu Hidfalf
(CHRISTOPHE MAURI)

Magnus Million
et le dortoir des cauchemars
(JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD)



Sophie et la princesse des loups
Cathryn Constable

Cette édition électronique du livre
Sophie et la princesse des loups
de Cathryn Constable a été réalisée le 2 septembre 2013
par les **Éditions Gallimard Jeunesse**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-065151-1 - Numéro d'édition : 248747)
Code Sodis : N54423 ISBN : 978-2-07-502839-4
Numéro d'édition : 248749

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : août 2013